

## **L'affaire Schwartzbard,** Lieu de mémoire pour les Juifs et pour les Ukrainiens<sup>1</sup>.

**Le procès de Sholem Schwartzbard, meurtrier de l'hetman ukrainien Simon Petlioura, le 25 mai 1926, s'est inscrit dans la mémoire collective juive en tant que « procès des pogroms ». Mais il est devenu aussi un lieu mémoriel pour les Ukrainiens, le parcours de Simon Petlioura illustrant leur aspiration profonde à l'indépendance de leur nation. Un constat parfaitement explicite au regard de l'Histoire.**

### **Le climat socio-politique de l'époque :**

Dans un contexte d'affaiblissement des vieux Empires et de réveil des nationalismes (révolutions des années 1848), l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle a été marquée par une industrialisation intense avec développement d'une nouvelle classe sociale, le prolétariat ouvrier. Une époque mouvementée empreinte de soif de justice sociale : la polémique entre Marx et Proudhon sur la notion de propriété, illustre bien ce courant de pensée. Tout va s'accélérer avec le passage au XX<sup>e</sup> siècle. Les peuples d'Europe vont être confrontés d'emblée à une guerre mondiale de 1914 à 1918. « La première et 'la der des ders' », veulent-ils croire tandis qu'ils subissent les retombées, elles aussi mondiales, de la Révolution russe d'octobre 1917, coup fatal porté au régime tsariste déjà fortement ébranlé par les mouvements revendicatifs connus sous le nom de Révolution de 1905.

L'Europe est devenue semblable à un bouillon de culture où s'affrontent les tenants du passé arc-boutés à leurs traditions nationalistes et religieuses et, surtout, à leurs acquis, et les tenants d'un avenir ouvert sur de nouveaux modes de relation familiaux, sociaux et internationaux.

Les médias de l'époque se font l'écho de toutes ces tendances et favorise la divulgation des idées nouvelles des uns et des discours alarmistes des autres. L'affaire Dreyfus, qui débute à

---

<sup>1</sup>Comprendre les tenants et les aboutissants de ce lieu mémoriel à partir de la conférence de l'historien Philippe Boukara : « L'affaire Schwartzbard et le procès des pogroms », le 01/02/2018 – Maison de la Culture yiddish -Paris

l'automne 1894 avec l'arrestation d'Alfred Dreyfus et s'achève en juillet 1906 avec la réhabilitation de cet officier est une remarquable démonstration du rôle des médias dans l'expression des diverses tendances alimentant l'opinion publique. La diffusion des *Protocoles des Sages de Sion* en est aussi une illustration : les célèbres et faux « *Protocoles des Sages de Sion*<sup>2</sup> », traduits en français, sont divulgués à partir de 1920, notamment par le journaliste antisémite Urbain Gohier en 1924, sous le titre : « *Les Protocoles des Sages d'Israël* ». « *Les antisémites russes et ukrainiens ont cru en la véracité de ce document et à l'existence d'un complot ourdi par les Juifs pour renverser le tsar* », souligne l'historien Philippe Boukara.

Dans les années 1918-1921, les Juifs français de France et les Juifs nouvellement immigrés en France, le plus souvent en provenance des régions de l'ex-Empire russe, sont attentifs aux événements en cours à l'Est de l'Europe. Les Français de souche le sont beaucoup moins. Il leur faut se remettre de la Première Guerre mondiale... Pourtant, dans l'ex-Empire russe, une guerre civile a éclaté dès 1918 entre les partisans de l'ancien Régime et les révolutionnaires d'octobre 1917. « *Là où il n'y a plus de roi, les hommes se dévorent entre eux* », comme le rappelle Philippe Boukara à travers cette maxime des Pères. « *Quand il n'y a plus d'État, la violence gagne tous les groupes en présence, poursuit-il. C'est la caractéristique de toutes les guerres civiles. Alors, gare aux groupes minoritaires ! Or, à l'intérieur de l'ex-Empire russe en proie à la violence, les communautés juives étaient partout minoritaires, donc à la merci des communautés plus nombreuses et, d'autant plus agressives qu'elles savaient que leurs victimes ne pourraient se retourner contre elles ni être secourues de l'extérieur.* » L'Armée rouge n'est parvenue à y mettre fin qu'en 1921. Mais l'autorité du plus fort, si elle peut rétablir l'ordre, le sien, n'efface pas d'un coup les séquelles d'une guerre civile. Trop de rancœurs, trop de haine ont coulé.

Et les massacres de communautés juives ne constituent pas un phénomène nouveau. Entre 1880 et 1921, les pogroms ont été si nombreux en Russie que les historiens peuvent en établir la typologie : Ils surviennent lors d'une crise économique ou politique et se déploient grâce à la neutralité des autorités civiles et militaires, voire, parfois, à l'instigation des dites autorités. Le

---

<sup>2</sup> Document rédigé à Paris en 1901 par Mathieu Golovinski, un informateur de l'Okhrana (police secrète de l'Empire russe), pour des commanditaires désireux de convaincre Nicolas II des méfaits d'une trop grande ouverture à l'égard des Juifs de l'Empire. On y trouve les comptes rendus de prétendues réunions secrètes exposant un plan de domination du monde par les Juifs. Adolf Hitler y fera référence dans « *Mein Kampf* »...

plus souvent, la troupe n'arrive, pour rétablir l'ordre, qu'au troisième jour des troubles<sup>3</sup>.

On parle de « vague de pogroms ». Celle-ci est la troisième vague enregistrée dans l'Histoire de l'Empire-ex-Empire russe. Mais c'est la pire en raison de la déliquescence de l'État. Il y aurait eu des dizaines de milliers de morts. Et c'est en Ukraine que cette vague aura fait le plus de victimes.

De quoi accuse-t-on les Juifs, cette fois ? D'être à l'origine du bolchevisme, donc de la Révolution d'octobre 1917, voire à la tête d'un complot « dévoilé » dans *les Protocoles des Sages de Sion* ! On parle de « judéo-bolchevisme ». Des bandes de paysans qui redoutent d'être dépossédés de leurs terres et sont soutenus par des troupes de l'Armée ukrainienne<sup>4</sup>, vont se déchaîner contre les Juifs et s'opposer du même coup à l'Armée rouge qui tente de ramener l'ordre. En même temps, l'Armée blanche de Denikine, opposée à l'Armée rouge, est, elle aussi, l'instigatrice de pogroms.

*« En fait, dans l'ensemble de la population juive, les bolcheviques ne représentaient qu'une infime minorité complètement coupée de ses coreligionnaires, tient à souligner Philippe Boukara. Dès les premiers temps de leur histoire, les Juifs ont manifesté un respect des dirigeants des pays dans lesquels ils étaient tolérés. De par leur culture, ils sont généralement respectueux du pouvoir en place quand celui-ci les laisse pratiquer leur religion. Dans leur majorité, les Juifs de Russie restaient fidèles à la personne symbolique du tsar. Pendant les années 1914-1917, où nombre d'hommes juifs ont participé à la guerre dans l'Armée du tsar, jamais ils n'ont trahi leur camp en dépit du violent antisémitisme qui y existait et qui leur valait d'être considérés comme des traîtres potentiels ».*

Bien entendu, les Juifs sont sensibles aux idées nouvelles. Mais quand ils militent, ce sont souvent dans des partis politiques russes. Certains sont socialistes. Beaucoup sont sionistes. D'autres sont anarchistes. *« En Ukraine, on rêve plus qu'ailleurs d'un territoire autonome juif. Les tenants de cette utopie se déclarent 'territorialistes' »* relève Philippe Boukara. Plus généralement, les Juifs de l'Empire russe et plus particulièrement ceux des milieux intellectuels et bourgeois, souhaitent être considérés comme des citoyens russes - et juifs -, égaux en droits aux autres citoyens russes, libres de leurs mouvements à l'intérieur de l'Empire.

<sup>3</sup> Le mot pogrom, d'origine russe, désigne initialement un assaut avec pillage et meurtres d'une partie de la population par une autre puis, est passé dans le langage international où il désigne un massacre de Juifs sous la Russie tsariste. Raul Hilberg définit le pogrom comme « une brève explosion de violence d'une communauté contre un groupe juif qui vit au milieu de celle-ci ».

<sup>4</sup> L'Armée ukrainienne est celle de l'éphémère République populaire ukrainienne. Du 11 février 1919 au 12 octobre 1920, le Commandant en chef en sera Simon Petlioura.

Quant aux Ukrainiens, ils visent à réaliser leur rêve d'indépendance aussi vieux que leur terrible histoire d'asservissement à la Couronne polonaise auquel a succédé leur asservissement au pouvoir tsariste. Ils vont y parvenir d'ailleurs. Mais pour quelques mois seulement. Néanmoins, c'est : « *Au sein de cette République populaire ukrainienne qu'a pu se produire, cas unique dans l'Histoire, la concrétisation de l'utopie d'une autonomie nationale juive 'personnelle', c'est-à-dire sans territoire, mais seulement pendant une période très brève* » souligne Philippe Boukara.

Au nombre des personnalités politiques ukrainiennes qui s'efforçaient de donner forme à ce rêve, on remarquait Simon Pétioura, au long passé de militant démocrate et socialiste, l'un des fondateurs du Parti révolutionnaire ukrainien qui, à la fin de l'année 1905, prit le nom de Parti ouvrier social-démocrate ukrainien. Il visait non pas l'autonomie par rapport à la Russie mais l'indépendance nationale de l'Ukraine. Il a été l'un des personnages les plus en vue du mouvement nationaliste ukrainien de par les fonctions qu'il a occupées : Commandant en chef de l'Armée populaire ukrainienne du 13 novembre 1918 au 12 octobre 1920 et troisième président de la République populaire ukrainienne du 11 février 1919 au 12 octobre 1920. Mais c'est une République sociale soviétique ukrainienne qui a été proclamée après l'écrasement, par l'Armée rouge, de l'armée ukrainienne et des bandes de pillards pogromistes comme de l'Armée blanche de Denikine. « *Les bolcheviques russes tenaient à conserver l'Ukraine, raisonnant comme le tsar en ce domaine !* » souligne Philippe Boukara.

La nouvelle législation promulguée par la toute neuve et éphémère République n'avait aucune prise sur la tempête de la guerre civile. Philippe Boukara indique que « *Les nouveaux dirigeants avaient institué un ministère des Affaires juives<sup>5</sup>, que ce ministère avait ordonné l'arrêt des pogroms auxquels participaient des éléments de l'armée ukrainienne. Mais l'ordre n'avait pas été suivi d'effet. Peut-être qu'alors Petlioura a manqué de détermination, poursuit cet historien. La défense des Juifs ne pèse jamais lourd dans les périodes de troubles. Ainsi, d'après les informations accessibles au public, peut-on exprimer en ces termes l'attitude des Alliés face au sort réservé aux Juifs d'Europe dans les territoires occupés par les nazis : 'Aider les Juifs ? Pourquoi pas ? Mais en quoi cela nous aiderait-il ?'... Peut-être Petlioura raisonna-t-il de même quand il se trouva à la tête d'un pouvoir fort instable...* » Mais, pour tous les Juifs rescapés des pogroms, pour tous les Juifs de la

<sup>5</sup> W. Latzki-Bertholdi, dirigeant territorialiste, a été le ministre des Affaires Juives dans le gouvernement de Pétioura.

diaspora, Petlioura, le chef de l'Armée ukrainienne, l'hetman, est devenu le responsable, sinon l'ordonnateur des pogroms.

« Néanmoins, en exil, Simon Petlioura, en août 1921, prendra contact avec le leader sioniste – et Odessite –, Vladimir Jabotinsky pour lui exposer son projet de reconquête de l'Ukraine et envisager avec celui-ci de créer une sorte de gendarmerie juive chargée de protéger les Juifs lors des affrontements entre ses hommes et ceux du gouvernement soviétique » souligne Philippe Boukara. Le leader sioniste a présenté cette proposition au Congrès sioniste mondial de Carlsbad, en 1921, déclenchant une réaction de rejet scandalisé. Car, pour les participants au Congrès, Petlioura était effectivement responsable des massacres des Juifs en Ukraine en tant que Chef des Armées. Ils ne voyaient en lui qu'un antisémite et pensaient que s'il cherchait effectivement à se rapprocher de la diaspora juive, c'était uniquement parce qu'il avait besoin de fonds pour mettre sur pied son projet. Ils n'ont pas pris en compte que, sur le papier, l'éphémère Régime démocratique avait fait des Juifs des citoyens ukrainiens enfin comme les autres.

« Avec l'instauration de la République sociale soviétique ukrainienne, c'est-à-dire la prise de pouvoir par les bolcheviques, tous les partis juifs autres que le parti bolchevique ont été interdits, expose Philippe Boukara. Les bolcheviques russes avaient pris le pouvoir en arguant de leur volonté de respecter les nationalités. En fait... Les journaux étaient tenus d'exprimer l'opinion officielle, donc unique, mais dans les langues de chaque nationalité, y compris le yiddish, avec, cependant priorité accordée au russe, langue de l'assimilation ! Tous les bourgeois juifs qui n'avaient pas émigré ont été dépossédés de leurs biens. Les fidèles de toutes les religions ont été persécutés. » Bien entendu, a perduré l'antisémitisme populaire ukrainien aux racines historiques profondes et qui trouvait à se nourrir dans l'existence de révolutionnaires communistes juifs. « La persistance de l'antisémitisme dans les milieux ukrainiens opposés à la mainmise des bolcheviques russes sur leur République a eu pour effet paradoxal d'amener nombre des Juifs d'Ukraine à se rapprocher de ces révolutionnaires. Ils ont été bien accueillis car, à leur début, les bolcheviques manquaient de militants instruits. En ces Juifs, ils trouvaient des sujets susceptibles de se charger de la bureaucratie. Ce qui s'est traduit par une surreprésentation des Juifs dans les services de la Tchéka ! », relève encore Philippe Boukara.

### **L'affaire Schwartzbard proprement dite :**

Paris, rue Racine, au soir du 25 mai 1926, près du restaurant Chartier, un homme attend quelqu'un. Du restaurant sort un autre homme qui s'éloigne. « Simon Petlioura ! » appelle celui qui attendait. L'homme se retourne. « Simon Petlioura ? »

demande encore celui qui attendait. L'homme lève sa canne. Mais celui qui attendait a sorti son revolver et l'atteint de quatre balles. Des passants se jettent sur le meurtrier qui ne doit son salut qu'à l'arrivée de policiers. Au commissariat, il apprendra que sa victime, est bien Simon Petlioura et qu'elle est décédée en arrivant à l'hôpital. Il s'écriera alors : « *J'ai tué un assassin !* ». La victime est donc l'ancien Président et chef des Armées de l'éphémère République socialiste autonome d'Ukraine, en exil à Paris. Quant à l'assassin, il s'agit d'un petit artisan horloger juif, installé boulevard de Ménilmontant, Sholem Schwartzbard<sup>6</sup>. Il est marié, père de famille et a obtenu la nationalité française en 1925. Engagé dans la Légion étrangère le 24 août 1914, au sein du 363<sup>e</sup> régiment d'infanterie, il participe à la bataille de Carency en Artois, « *bataille restée dans l'Histoire comme ayant été gagnée par les volontaires russes de l'Armée française* », souligne Philippe Boukara. Il est blessé au cours de cette bataille et décoré de la Croix de guerre. Après une seconde blessure, il est démobilisé en août 1917. En bref, un immigré russe, juif bien sûr, mais, à n'en pas douter, un homme tranquille ?

En fait, il s'agit d'un militant révolutionnaire qui a participé à la Révolution russe de 1905. Et, un mois après sa démobilisation, il est retourné en Russie. À Saint-Pétersbourg, alors appelée Petrograd, on retrouve sa trace dans la Garde rouge puis dans un bataillon spécial de la Tchéka. En 1919, durant la guerre civile, il est responsable d'une brigade spéciale de cavalerie juive de quatre-vingt-dix hommes, dans le sud de l'Ukraine sous les ordres de Grigori Kotovski<sup>7</sup> un commandant et leader communiste.

Durant la guerre civile, il perd quinze membres de sa famille dans les pogroms. Par ailleurs, en désaccord avec le comportement de ses camarades révolutionnaires durant la guerre civile, il rentre en France en 1920, reprend ses activités d'horloger à Paris, boulevard de Ménilmontant. Alors, il devient un membre actif du mouvement ouvrier juif au sein du mouvement ouvrier français. Puis, il rejoint un groupe de militants anarchistes parmi lesquels il rencontre des émigrés de

---

<sup>6</sup> Sholem Schwartzbard est né dans une famille juive, le 18 août 1886 à Izmaïl en Bessarabie, alors province de l'Empire russe située dans la zone de résidence des Juifs. Puis, sa famille s'installera à Balta où il passera son enfance et son adolescence. En 1900, il a 14 ans, devient apprenti horloger et rejoint un groupe révolutionnaire juif. Il participe également au groupe d'auto-défense des Juifs de Balta. Il quittera la Bessarabie en 1906 après avoir pris part au mouvement révolutionnaire russe de 1905.

<sup>7</sup> [https://fr.wikipedia.org/wiki/Samuel\\_Schwartzbard](https://fr.wikipedia.org/wiki/Samuel_Schwartzbard) – Saul Friedman, Pogromchik, New-York, 1976, p. 62.

Russie et d'Ukraine, comme Voline<sup>8</sup>, Alexander Berkman, Emma Goldman, Piotr Archinov et son disciple Nestor Makhno. Il devient aussi membre de *l'Union des citoyens ukrainiens*<sup>9</sup>.

Au soir du 25 mai 1926, Sholem Schwartzbard, âgé de 40 ans, possède donc une culture politique affirmée. C'est un homme d'action mais également un poète, qui a laissé un recueil écrit en yiddish, publié récemment en français sous le titre « *Mémoires d'un anarchiste juif* ». Cet homme est déterminé à venger les Juifs victimes des pogroms en Ukraine durant la guerre civile de 1918-1921 et dont il considère que Simon Petlioura est, sinon le seul, du moins un responsable essentiel en tant que Chef de l'Armée ukrainienne indépendante durant cette période.

Ce meurtre, à Paris, d'un homme politique ukrainien par un « petit Juif » immigré en France et naturalisé français depuis une année va avoir un énorme retentissement dans les milieux juifs français mais aussi parmi les émigrés juifs de l'Est de l'Europe et dans toute la diaspora. Il suffit de lire les pages consacrées à l'événement dans « *Le Livre de ma vie* »<sup>10</sup>, de l'historien Simon Doubnov, alors installé à Berlin :

*« À la fin du mois de mai 1926, je fus bouleversé par le coup de feu de Schwartzbard qui, à Paris, tua Petlioura, le principal responsable du massacre ukrainien. Le 2 juin, je notai ceci : 'La vengeance nationale pour le massacre ukrainien de 1918-1919 a fait beaucoup de bruit. Il aurait fallu de tels coups de feu tout de suite après le crime mais, même maintenant, l'acte héroïque de Schwartzbard a secoué les gens qui avaient oublié le sang innocent versé à Proskurovo, Jitomir et autres villes du massacre.' Nous nous sommes réunis ces jours-ci pour voir comment nos importantes archives pourraient venir en aide à la défense lors du jugement à venir. On a écrit à Paris. I.M. Tcherikower, l'historien des pogroms ukrainiens qui, avec l'aide de sa femme et collaboratrice, Rebecca Naumovna, avait mis en ordre toutes les archives ramenées d'Ukraine, était, à Berlin, un des principaux initiateurs de cette action. Il se constitua une commission dans laquelle, à part nous, entrèrent des gens qui avaient personnellement vécu la tragédie ukrainienne comme Y. Lestschinsky, N. Hergel et I.Klinov. C'est Léo*

<sup>8</sup> Vsevolod Mikhaïlovitch Eichenbaum, dit Voline, a participé à la révolution libertaire en Ukraine du sud, comme Nestor Makhno. Il est arrivé en France en 1925.

<sup>9</sup> Organisation non retrouvée sur le web. Par contre, on trouve : « À partir des années 1920, les Ukrainiens de France sont représentés majoritairement par trois organisations : l'Union des Associations d'émigrés ukrainiens, l'Association ukrainienne de France et, à partir de 1932, L'Union Nationale Ukrainienne ».

<sup>10</sup> « *Le livre de ma vie – Souvenirs et réflexions, matériaux pour l'histoire de mon temps* » - traduction du russe et annotation par Brigitte Bernheimer.- éditions du Cerf. Chapitre 71 : Révision de la « Période occidentale » (1926-1927) – p. 1034.

*Motzkine qui dirigeait les travaux de notre commission ; cet homme politique infatigable, qui se tenait à la tête du Comité<sup>11</sup> des délégations juives à Paris, venait souvent à Berlin voir sa famille. A Paris, on forma un « Comité de défense » dans l'affaire Schwartzbard qui attira des avocats renommés comme Thorez [en réalité, Henry Torres ! (ndlr)] et d'autres, et, nous, à Berlin, nous constituâmes une commission d'experts qui préparait les documents pour la défense. »*

Mais dès l'année 1920, les Juifs américains s'étaient efforcés de sensibiliser l'opinion publique à la gravité des pogroms ukrainiens et leurs messages avaient été repris dans les bulletins édités par le Comité des délégations juives auprès de la Conférence de la Paix. Et dès qu'elle eut connaissance de l'événement, la Fédération des Juifs hongrois d'Amérique, par la voix de son président, le Dr. Samuel Buchler, affirma d'emblée : « *L'acquiescement de Schwartzbard couvrira de gloire tout le monde juif* » (in Jewish Daily Forward du 2 juillet 1926).

La communauté la moins mobilisée de la diaspora a été celle des Juifs français, comme le relève Boris Czerny<sup>12</sup> en rappelant que : « *Depuis le début des années 1920, les frontières américaines étant fermées, la France était devenue la principale destination de l'émigration juive fuyant les régions polono-ukrainiennes et russes en proie à la guerre civile et aux déchaînements des vieilles rancœurs. En 1925, la population immigrée juive représente 60% de la population juive de Paris, ce qui inquiète vivement les Juifs français. Cette année-là, Jules Meyer, grande figure du système institutionnel établi, réprouvait, dans l'Univers israélite, la présence jugée provocante d'affiches et d'enseignes en yiddish dans des rues de Paris.* ». Les Juifs français qui se perçoivent comme d'authentiques Français, voient dans les nouveaux immigrés des éléments inassimilables et redoutent que leur rejet par l'opinion publique ne stimule un antisémitisme qui ne fera pas de différence entre les deux catégories de Juifs... « *Hippolyte Prague, [dans un éditorial de l'Univers israélite en date du 12 mai 1927] fut l'unique journaliste à fustiger l'impassibilité hautaine des Juifs français face aux événements de l'ancien Empire russe* », relate Boris Czerny.

Néanmoins, dès le mois de mai 1926, toute la presse juive, [Notamment, entre autres titres, *l'Univers israélite* déjà mentionné

<sup>11</sup> Le Comité des délégations juives, précurseur de l'Organisation sioniste mondiale, avait été fondé pour présenter les revendications nationales juives dans le cadre de la protection internationale des minorités à la Conférence de la Paix (Paris, du 18-01-19 au 08-1920). Ce comité, créé en 1919, resta actif jusqu'en 1936.

<sup>12</sup> Paroles et silences. L'affaire Schwartzbard et la presse juive parisienne (1926-1927), article de Boris Czerny : [https://www.caim/info/article\\_p.php?ID\\_ARTICLE=AJ\\_342\\_0057](https://www.caim/info/article_p.php?ID_ARTICLE=AJ_342_0057)



et le *Parizer Haynt* – ce dernier rédigé en yiddish –] va se faire l'écho de l'émotion soulevée par le meurtre de Petlioura parmi les Juifs de France et dans la diaspora, et d'une volonté quasi unanime de venir en aide à Schwartzbard. Mais, alors que le *Parizer Haynt* respectera en Schwartzbard le représentant et le vengeur des siens, les autres journaux juifs préféreront considérer son acte comme un règlement de compte personnel entre lui et Petlioura, et ne plus voir en lui, comme la majorité de l'opinion publique, que l'ancien combattant héroïque de la guerre de 1914-1918. « *L'homme, que j'assistais, était un Russe naturalisé Français et qui avait payé sa naturalisation au prix de son sang largement versé [...] pour défendre, avec la France, la liberté de penser et de choisir*<sup>13</sup> »... se souviendra Henry Torrès [voir annexe] son avocat, avant de refaire sa plaidoirie pour le petit écran, fort longtemps après la Seconde Guerre mondiale.

L'instruction du procès dura plus d'une année, mobilisant des personnalités en vue surtout de gauche mais également de droite.

Le procès s'ouvrit le 19 octobre 1927 et prit fin sur l'acquittement de Sholem Schwartzbard le 28 du même mois. Au nombre des témoins en faveur de l'accusé on retiendra la comtesse de Noailles, Séverine, une journaliste anarchiste, le professeur Langevin, à l'époque vice-président de la Ligue des Droits de l'Homme, Albert Einstein, Maxime Gorki, Joseph Kessel [voir annexe], Moïse Goldstein, ancien avocat de Saint-Pétersbourg, Elias Tcherikower, l'historien des pogroms mentionné par Simon Doubnov, Léo Motzkine, leader sioniste également mentionné par Simon Doubnov...

« *Schwartzbard est un héros. Il est parti sur le front français au nom de la Justice, du Droit, de l'Humanité, pour sacrifier sa vie à la défense d'une victime attaquée : la France. Celle-ci a récompensé ce héros, elle l'a cité à l'ordre du jour, l'a décoré* », lançait Henry Torrès, faisant vibrer la corde patriotique des jurés en présentant Schwartzbard comme un amoureux de la France et des Droits de l'Homme. Puis, il le ramenait à son statut de victime particulière de la dernière vague de pogroms ukrainiens et énumérait : « *Deux beaux-frères et l'oncle de Schwartzbard, la première femme de son père et douze de ses cousins ont été assassinés dans les pogroms de Balta, de Krivoye-Ozero, d'Ovroutch et dans d'autres parmi les pogroms innombrables dont 350 figurent dans le tableau que je vous ai montré si souvent au cours des débats* ».

Après avoir mentionné Victor Hugo prenant la défense des victimes des pogroms de 1882 puis Anatole France, celle des victimes du pogrom de Kichiniev en 1905, Henry Torrès, parvenait à faire du procès de l'assassinat de Petlioura, « *le procès des pogroms* ». Et ce, avec le concours des témoins en faveur de Schwartzbard, dont, pourtant, plusieurs ne se présentèrent pas à la barre mais se contentèrent d'envoyer des lettres. Mais Tcherikower et Motzkine, les plus importants, étaient là, avec leurs dossiers. Il ne fut plus question que de la responsabilité de Simon Petlioura en tant que Chef de l'Armée ukrainienne<sup>14</sup>. Et chacun de conclure qu'un Chef est responsable, donc coupable des crimes commis sous son autorité même s'il ne les a pas ordonnés voire, surtout dans les cas où il ne les a pas sanctionnés !

La partie civile et ses témoins, parmi lesquels beaucoup d'Ukrainiens<sup>15</sup> émigrés eux aussi, présenta Simon Petlioura comme un démocrate, nationaliste ukrainien fervent, absolument pur de tout antisémitisme, soucieux exclusivement de mener son pays à l'indépendance, ce que la défense ne contesta pas. Puis, ne pouvant dénier que nombre des pogroms aient été le fait de troupes de l'Armée ukrainienne, elle tenta de convaincre les jurés que l'assassinat de Petlioura aurait été commandité par la Tcheka<sup>16</sup> dont Schwartzbard aurait été un agent...

L'habile Henry Torrès, après avoir joué sur la fibre patriotique des jurés et avoir fait du Juif Schwartzbard lui-même, une victime indirecte de Petlioura, demanda au tribunal un « verdict de rédemption », expression à caractère religieux et moral mais qui signifie aussi « acte par lequel on rachète un droit »...

---

<sup>14</sup>- leprocesdespogrotorr\_djvu : Le Procès des pogroms – Plaidoirie suivie des témoignages (University of California Library – Los Angeles)

<sup>15</sup> Des milieux monarchistes russes et des Ukrainiens nostalgiques de Petlioura voient dans la mobilisation réalisée autour de Schwartzbard la preuve de l'existence d'un complot judéo-bolchevique. De même, le pamphlétaire Urbain Gohier, plume de l'industriel de parfumerie, François Coty, devenu propriétaire *du Figaro* en 1922, exprime son hostilité à la communauté juive au cours du procès, sous la signature de François Coty, et développe cette théorie du complot judéo-bolchevique. Plus tard, sous l'Occupation, il sera l'un des rédacteurs principaux de l'hebdomadaire *Au Pilon*.

<sup>16</sup> « Selon l'ancien directeur de la CIA, Allen Dulles, Sholem Schwartzbard était un agent au service des Soviétiques » selon un article d'Andrew Gregovich mentionné sur Wikipédia (<http://www.infoukes.com/politics/cbs60minutes/gregorovich/>). La conviction que Schwartzbard était téléguidé par les soviétiques s'exprime fortement sur les multiples informations qui courent sur le web ! Mais, alors, pourquoi aurait-il eu besoin de se procurer son arme auprès des anarchistes espagnols qu'il fréquentait ?

Quant à Simon Doubnov, il écrivait : « *À l'automne, survint l'examen de l'affaire Schwartzbard au tribunal de Paris. Notre comité de défense redoubla de zèle. À Paris, Motzkeine et Tcherikower travaillaient avec ardeur. Le jour de Rosh Hashana, je publiai une proclamation qui se terminait par la prière suivante : ' Oh, terre, ne recouvre pas mon sang et qu'il ne reste aucun endroit que mon cri ne puisse atteindre !' J'expliquai ainsi : 'Ce n'est pas la vengeance que nous désirons, mais la révélation de la terrible vérité (sur les trois années de massacres des Juifs par les bandes de Petlioura en Ukraine). Le peuple juif tout entier doit venir en aide à notre comité de défense'. En effet, le procès fit découvrir l'effrayant tableau du martyr juif et de la sauvagerie 'haïdamak' et l'affaire se termina par le plein acquittement de Schwartzbard. Sept ans après un crime historique, la conscience universelle condamna les criminels et exprima sa compassion pour les victimes. »*

Le lendemain de l'acquittement, le *Parizer Haynt* titrait : « *Vive la France !* ». Des centaines de messages, un millier de lettres et cartes en provenance de tous les points du monde allaient parvenir jour après jour à l'avocat Henry Torrès. Parmi eux, celui de la Congrégation israélite de Moscou ; d'un groupe de Juifs de Saratov ; de citoyens de Dniepropetrovsk ; de la Fédération des Juifs ukrainiens de New-York ; du Conseil communal israélite de Beyrouth ; des organisations israélites de Shanghai ; des milliers de Juifs réunis dans la Grande Synagogue de Buenos-Aires « pour célébrer par un meeting grandiose l'acquittement historique » ; du Grand Rabbin de Bessarabie ; de la collectivité israélite de Montevideo ; de l'Association Agudath Zion de Bruxelles ; d'un groupe de femmes juives de Lublin ; de bien d'autres encore, en provenance d'autres endroits dans le monde ...

Manifestement, les coups de feu du « petit Juif de Balta » n'avaient pas secoué que les Juifs français et les Juifs récemment immigrés en France ! Il faut dire que la presse internationale avait parfaitement tenu son rôle de diffuseur de l'information<sup>17</sup> !

Boris Czerny relève, néanmoins, que, si la presse juive française « *ouvre largement ses colonnes à des Russes émigrés, comme Irina Kachovskaïa, auteure des Souvenirs d'une révolutionnaire (1926), à Vladimir Tiomkine, ancien président de la première assemblée nationale des Juifs ukrainiens, à Elias Tcherikower, Israël Zangwill, W. Latzki-*

<sup>17</sup>« *Séjournant à Paris et 'couvrant' le procès pour le quotidien Davar de Tel Aviv, Ben Gourion, n'ayant pu obtenir une place dans la salle, reprenait ce qu'il lisait dans les journaux français !* », relève au passage, Philippe Boukara.

*Bertholdi, ancien ministre pour les affaires juives dans le gouvernement de Petlioura et à bien d'autres personnalités* », jamais on ne donne à voir et à entendre des témoins directs des exactions commises par les armées ukrainiennes immigrés en France et établis à Paris. « *L'essentiel des analyses ne porte pas sur la population juive d'Ukraine, dont le nombre, le mode de vie ou la culture restent totalement dans l'ombre, mais sur les funestes exploits des Atamans placés sous les ordres de Petlioura* ».

Avec une exception importante que Boris Czerny, souligne parfaitement, celle du *Parizer Haynt*, dont les journalistes rendent compte non seulement des craintes et des attentes de cette population juive immigrée mais traitent également des relations entre les populations juive et ukrainienne. « *Sans cacher l'existence d'une tradition antisémite en Ukraine, les Juifs immigrés, cherchent à maintenir un dialogue avec les représentants de l'émigration ukrainienne qui, pourtant, déposent au procès en tant que témoins à charge* », relate Boris Czerny, qui poursuit : « *Le Parizer Haynt souligne souvent les liens très forts qui, au-delà des dissensions et des tragédies, unissent les deux peuples. On le constate en particulier dans les comptes rendus des minutes du procès ou encore dans la description de l'imprimerie du 5 rue des Gobelins, où sont édités les journaux yiddish et ukrainiens. [...] Le dernier article publié à l'occasion de l'affaire Schwartzbard dans le Parizer Haynt est un vibrant appel au peuple ukrainien qu'il invite à cohabiter en paix avec la collectivité juive* ».

D'ailleurs, ce procès va considérablement accroître les ventes de ce journal<sup>18</sup>, créé en 1926 et qui, déjà, risquait un naufrage financier. Il sortira jusqu'en 1940.

« *Effet indirect de ce procès, les publications traitant de la situation en Ukraine sont des succès de librairie, alors que, jusqu'en 1926, l'opinion publique n'avait pas manifesté d'intérêt particulier pour la situation des populations juives durant la guerre civile d'Ukraine* » relate Philippe Boukara. *L'Histoire des pogromes en Ukraine, 1917-1920*, rédigée sous la direction de Tcherikower (livre paru en yiddish en deux

---

<sup>18</sup> Le fondateur du *Parizer Haynt*, Shmuel Yatzkan est le fondateur du journal en yiddish *Haynt*, à Varsovie. Le 24 janvier 1926, paraît le premier numéro du *Parizer Haynt*. Installés 34 rue Richer dans le 9<sup>e</sup> puis, 18 rue Meslay dans le 3<sup>e</sup>, les locaux de la rédaction servent souvent de point de chute pour les nouveaux arrivants de Pologne, de Roumanie etc... Le financement de ce journal a toujours été un problème en dépit d'un grand nombre d'annonces publicitaires et Yatzkan s'y est ruiné. Le journal faillit disparaître dans sa seconde année d'existence et ne dut sa survie qu'au procès Schwartzbard qui va mobiliser son lectorat. Ce journal n'est pas l'expression d'un mouvement politique ni la courroie de transmission d'un parti politique. Il s'adresse aux immigrés yiddishophones, traite de leurs problèmes quotidiens. Il se vend par abonnement mais davantage au numéro, principalement chez les commerçants fréquentés par ces immigrés. Devenu, « P.H », il paraîtra jusqu'en juin 1940.

volumes, quarante ans d'intervalle, jamais publié en français) va avoir un grand retentissement. Tandis que d'autres ouvrages bénéficieront également du retentissement du procès tel que *La Voix de Jérusalem* qu'Israël Zangwill publiera en 1926, donc bien avant le procès (après une édition en anglais en 1921) et *Quand Israël meurt*, de Bernard Lecache, deux voix qui retiendront, elles aussi, l'attention des lecteurs juifs.

Bernard Lecache (1895-1968) est un journaliste juif dont les parents, originaires d'Ukraine, ont été naturalisés français en 1905. Un temps membre du parti communiste, il écrit dans le journal *l'Humanité*, dont il est évincé après que, en 1922, les instances du PCF aient interdit aux journalistes membres du PCF d'appartenir à la Franc-Maçonnerie et de collaborer à la presse « bourgeoise ». Il quitte alors le PCF (en janvier 1923). Il rejoint la SFIO et travaille pour différents journaux dont *le Quotidien*. Au sortir de l'Université, il a été secrétaire de l'avocat Henry Torrès. Prenant conscience des souffrances de la communauté juive d'Ukraine à la suite « *des coups de feu du petit Juif de Balta* », il va demander à Henry Torrès, dont il connaît le talent, d'assurer la défense de Schwartzbard. Parallèlement il obtiendra de la Rédaction du *Quotidien* qu'on l'envoie enquêter en Ukraine sur les « crimes de Petlioura ». *Quand Israël meurt* représente les résultats de cette enquête qui a duré trois mois. Cette étude sera publiée dans *le Quotidien* durant les mois de février et de mars 1927, donc avant le procès. Bernard Lecache suivra le procès en tant que journaliste pour *le Quotidien* et, dans le même temps, lancera un groupement, *la Ligue contre les Pogroms*.

Après l'acquiescement de Schwartzbard et avec le soutien d'Henry Torrès, il transformera la ligue contre les pogroms en Ligue internationale contre l'Antisémitisme (la LICA)

Dans le comité d'honneur de la LICA, on retrouvera la comtesse de Noailles, Séverine, Albert Einstein, Maxime Gorki, Paul Langevin... déjà rencontrés lors du « *procès des pogroms* ». En 1932, la LICA deviendra la LICRA : la Ligue internationale contre le Racisme et l'Antisémitisme. Reconstituée en 1944, la LICA/ LICRA [le sigle LICRA n'a été officialisé qu'en 1979] est, aujourd'hui, l'une des plus anciennes associations de lutte contre le racisme et l'antisémitisme. Elle n'oublie pas qu'elle est née de l'affaire Schwartzbard.

## Au-delà du « cas Petlioura », les racines du nationalisme et de l'antisémitisme ukrainien.

L'affaire Schwartzbard nous révèle un aspect de la guerre civile des années 1918-1921 en Ukraine sans rien nous apprendre de la nature des relations tissées au fil des siècles entre le peuple ukrainien et sa minorité juive.

Pour en saisir l'élaboration il faut remonter aux fondements géographiques et historiques de ce pays. Ce que rend possible l'historien Alexandre Skirda<sup>19</sup>, lequel a puisé dans des documents inaccessibles sous la dictature communiste et remonté, entre autres sources, jusqu'aux *Annales du temps passé* rédigées par le moine Nestor.

À l'époque où elle s'appelait la Rouss<sup>20</sup> méridionale, l'Ukraine était un pays de steppe, de toundra, de forêts, de fleuves, bordé des mers Noire et d'Azov et surtout riche en « terres noires » (tchernoziom). Des communautés de cultivateurs s'y sont donc installées très tôt. C'est au III<sup>e</sup> siècle qu'apparaissent des Slaves, proches parents ethniques des Germains, qui vont se mélanger aux populations déjà présentes et fort diverses. La Rouss méridionale, se situe en effet à la jonction de l'Europe et de l'Asie. Là, la civilisation méditerranéenne va rencontrer celles de l'Asie centrale et de l'Europe septentrionale. D'ailleurs, *oukrajina* ne signifie-t-il pas *frontière, marche* ? La Rouss méridionale, en devenant l'Ukraine, a fini par recevoir le nom illustrant le mieux sa position dans le monde et sa terrible histoire ! « *Nombre des envahisseurs qui ravageront l'Europe et ses confins passeront par l'Ukraine : Avars, Magyars (les futurs Hongrois), Khazars et Bulgares, sans oublier les terribles turco-Mongols* »... Or, relève encore Alexandre Skirda à propos de cette région : « *Quiconque s'est vu maître de ses riches 'terres noires', de ses ports et routes commerciales, de ses richesses minérales, n'a pu s'empêcher de diriger ses convoitises sur le territoire [...] Cette situation géographique et cette richesse naturelle, sont, hélas, largement à la source de tous ses malheurs* ».

<sup>19</sup> « *Les Russies inconnues – Rouss, Moscovie, Biélorussie, Ukraine et Empire russe-Des origines (862) à l'abolition du servage (1861)* » - Alexandre Skirda ; éditions Vétché ; ouvrage imprimé par Pulsio.net en 2014.

<sup>20</sup> Au X<sup>e</sup> siècle, l'Ukraine faisait partie du territoire appelé *Rus* (prononcer *Rouss*), en raison de la présence de *Ruotsi* (les Rameurs), surnom donné par les Finnois aux Suédois qui parcouraient inlassablement les cours fluviaux durant les périodes où ceux-ci étaient navigables. Les premiers princes de Novgorod et de Kiev portaient d'ailleurs des noms scandinaves : Hroekr, Helgi, Ingvarr. L'Ukraine s'appelait alors Rouss méridionale. Outre cette région, la Rouss comprenait le Belarusse (Russie blanche ou Biélorussie) et la Moscovie. Pour les Russes, l'Ukraine est donc une terre russe !

Dans l'Antiquité, à l'ombre de la colonisation gréco-romaine, plus tard, sous l'autorité des Tatars, des Turcs, de petites communautés juives se sont installées sur les côtes des mers Noire et d'Azov. Ce peuplement s'intensifie à l'est, au sud de l'Ukraine et en Crimée à l'époque du royaume Khazar entre les VIII<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècle. On fait remonter à cette époque l'origine du quartier juif qui s'est maintenu ultérieurement à Kiev. Ces communautés avaient longtemps servi d'intermédiaires dans les relations commerciales entre l'Europe, l'Asie et Byzance. Elles continuèrent avec l'Empire ottoman et Istanbul, où résidait une très importante communauté juive, dont des Séfarades réfugiés d'Espagne qui jouaient un rôle primordial dans l'économie turque. Au XII<sup>e</sup> siècle, de nouvelles communautés étaient venues s'installer en Volhynie et en Galicie, nous explique Alexandre Skirda.

Avec l'union du royaume de Pologne et du grand-duché de Lituanie, conclue à Dublin en 1569 et fusionnant ces deux États en un seul, se trouve constitué le pays le plus vaste d'Europe : *la Couronne polonaise* (850 000km<sup>2</sup>).

Entre 1596 et 1648, cette population juive d'Ukraine passe de 4000 à 51325 membres, répartis en 115 lieux de peuplement.

En 1648, on recense 150 000 Juifs en Ukraine, Biélorussie et Lituanie. Mais ce peuplement juif n'est rien en comparaison de celui de la Pologne elle-même, devenue depuis les croisades, le refuge des Juifs persécutés notamment ceux d'Allemagne, voire d'Espagne catholique. Un décret royal de 1264, leur a accordé le droit de s'auto-administrer au sein de leurs communautés et de pratiquer leur religion.

Néanmoins, en Pologne, comme ailleurs en terres chrétiennes, les Juifs étaient victimes des interdits chrétiens sur la détention de la terre et l'exercice de certains métiers. Ils étaient donc partout citadins : artisans, cabaretiers, petits commerçants, usuriers. La majorité des Juifs appartenant à ces catégories étaient pauvres. Seule parvint à s'enrichir, même à devenir très riche, la minorité chargée de la gestion des domaines d'une noblesse incapable d'assumer par elle-même une telle charge.

En Ukraine, territoire au peuplement très mêlé du fait des multiples invasions et de sa spécificité de zone d'échanges commerciaux intenses, les Juifs, qui subissaient les mêmes interdits que partout ailleurs en pays chrétiens, étaient donc citadins et se trouvaient en concurrence avec les marchands et les artisans arméniens, italiens, grecs, allemands mais aussi, ukrainiens, d'où l'apparition de conflits entre les communautés

au fur et à mesure du développement de la vie économique. Mais, à cette époque et à quelques exceptions près, ces communautés restaient pauvres.

Au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle, la Couronne Polonaise était le pays le plus féodal d'Europe. Sa nombreuse noblesse, *la Szlachta*, comptait 700 000 membres dont seuls, 300 000 étaient propriétaires terriens, les autres servant la Couronne et son appareil administratif, l'Église et ses nombreux biens, ou faisant partie des suites des grands dignitaires, *les magnats*.

La peu nombreuse bourgeoisie n'avait aucun droit politique, excepté dans les villes à forte population allemande qui étaient autorisées à s'auto-administrer (le *droit de Magdebourg*). De plus, ni cette bourgeoisie pourtant catholique, ni les paysans pourtant catholiques, n'avaient le droit de posséder la terre en pleine propriété. Alors, le sort le plus dur est celui des paysans polonais. Ils doivent s'acquitter de nombreuses redevances et corvées et ils sont attachés à la terre domaniale qu'ils cultivent et qu'ils ne peuvent quitter à leur guise. Le paysan catholique polonais est un serf féodal.

Avant la domination polonaise, les paysans orthodoxes ukrainiens étaient organisés en *gromada*<sup>21</sup>, cet équivalent du *mir* russe, conformément au principe selon lequel la terre était régie par la collectivité qui la travaillait, nonobstant l'existence au-dessus d'elle, d'une noblesse terrienne ukrainienne et de quelques autres catégories de propriétaires, telle l'Église orthodoxe. Cette structure de base, *gromada* ou *mir*, reposait sur la participation de tous les membres paysans à toutes les affaires de la collectivité, avec répartition égalitaire entre tous du travail, des récoltes - du moins de la partie qui revenait à la communauté -, des multiples charges qui leur incombaient et des lourdes redevances qui les écrasaient. En dépit de dures conditions de vie, les paysans ukrainiens avaient néanmoins l'habitude de traiter eux-mêmes leurs affaires et de s'associer à leurs semblables. Ainsi, bien que dans l'impossibilité de quitter le propriétaire dont il travaillait les terres sans l'autorisation de celui-ci, le paysan ukrainien bénéficiait-il d'une structure qui lui assurait une forme de sécurité et de dignité.

---

<sup>21</sup> Au temps de la Rouss « *Selon Procope, les Slaves ne connaissaient pas le pouvoir personnel et vivaient sur les bases d'une auto-administration au moyen de la discussion de leurs affaires lors d'assemblées générales du peuple, c'est-à-dire de vétchés* » N.S. Derjavine cité par Alexandre Skirda.

Vétché vient de *véchtchats* qui signifie « parler » et correspond à une sorte de Diète, à laquelle tous les hommes libres pouvaient participer. *Gromada* et *mir*, sont vraisemblablement des structures dans la lignée de l'ancien vétché.



Après l'instauration de l'autorité polonaise, les grands seigneurs polonais vont s'octroyer officiellement, par l'intermédiaire de la Diète qu'ils contrôlent et du roi qu'ils élisent, d'immenses possessions<sup>22</sup> à travers l'Ukraine, sans la moindre consultation de leurs habitants, paysans ou citadins des bourgs et des villes inclus dans ces domaines. Des domaines où ils ne viennent pratiquement jamais et dont ils confient toujours l'entière gestion à des intendants juifs.

Ces régisseurs juifs sont investis par les seigneurs polonais du monopole des moulins pour faire moudre le blé, de la production et de la vente d'alcool, de l'hydromel et de la bière, fabrication interdite aux paysans. Au nom du *pan* (seigneur), ils ont à percevoir la dîme (le dixième, parfois le neuvième) du bétail, des ruchers, toutes les taxes afférentes à la pêche, au commerce, à la chasse. Ils doivent également contraindre les paysans à la corvée obligatoire de trois jours par semaine sur les terres du seigneur. Et ils sont autorisés à se substituer à leur seigneur pour juger et punir, même de mort, les paysans récalcitrants. Car les Ukrainiens orthodoxes sont considérés comme hérétiques par les Polonais dont les magnats sont sous l'emprise des jésuites décidés à convertir au catholicisme romain tous les orthodoxes. Or, toujours selon les jésuites de l'époque, un hérétique ne possède pas d'âme. On peut donc le tuer impunément. Plus réalistes, le roi et la Diète tolèrent l'orthodoxie, comme ils tolèrent les Juifs, pour des motifs économiques. Or les paysans ukrainiens les font vivre. Mais ils ne les en briment pas moins : les orthodoxes doivent payer un impôt, *le dudek*, sur toutes leurs cérémonies religieuses, telles que mariages, enterrements, etc... Et ce sont les régisseurs juifs qui sont habilités à faire payer cet impôt aux paysans. À cette fin, ce sont eux qui détiennent les clés des églises. Ils sont donc incontournables.

Des nobles ukrainiens se convertissent au catholicisme pour sauver et leurs biens et leurs prérogatives, certains acquerront même des domaines immenses et deviendront immensément riches.

Une branche du clergé orthodoxe parvient à négocier avec Rome, l'autorisation de suivre ses rites à condition de reconnaître l'autorité du pape. Ce sont les Uniates.

---

<sup>22</sup>« Quant au prince Jérémie Vichnievetski, âgé de 23 ans en 1649 – le plus grand ennemi des paysans ukrainiens et des Cosaques -, il était propriétaire de 56 villes, bourgs, villages et hameaux, soit 39 600 foyers et 423 moulins ». Alexandre Skirda in *Les Russies inconnues*, p.149. Les possessions des magnats sont de véritables principautés.

Mais la majorité des Ukrainiens et tout particulièrement les paysans et les Cosaques [voir annexe], refuseront d'abjurer leur Orthodoxie qui devient pour eux la manifestation la plus importante de leur identité nationale.

À la même époque, l'Europe connaît un prodigieux bouleversement économique secondaire à la découverte des Amériques et à l'afflux d'or et d'argent qui s'en est suivi. Les échanges commerciaux s'intensifient. Les magnats polonais voient augmenter considérablement le prix du blé qu'ils vendent à une Europe dont les conditions de vie s'améliorent, la population augmente et les besoins du même coup. D'où leur exigence d'une production toujours plus abondante des prodigieuses « terres noires ». En bref, « *L'Ukraine est mise en coupe réglée et soumise à l'arbitraire le plus complet, considère Alexandre Skirda qui insiste : l'historien Michel Heller<sup>23</sup> résume fort bien la situation : 'Les Polonais les plus lucides ont parfaitement conscience de la dure condition des paysans ukrainiens. On voit ainsi se répandre parmi eux un quatrain en latin, expliquant parfaitement la cause des révoltes : 'Le glorieux royaume de Pologne est le Ciel des nobles, le Paradis des Juifs et l'Enfer des paysans'. Tous les ingrédients sont réunis pour une explosion sociale et nationale* ».

Bien entendu, l'armée veille qui devrait, de par sa présence même, être en mesure d'anéantir toute manifestation de mécontentement. Et plus particulièrement, ces mercenaires que sont les Cosaques « enregistrés ». Car il y a Cosaque et Cosaque ! Il y a les Cosaques « enregistrés » par la Couronne polonaise, qui possèdent le statut de citoyen polonais, touchent une solde, dépendent des *starostes* (maires) des villes où ils sont casernés et ne sont soumis à aucun impôt ou redevance – Ils constituent la Cosaquerie officielle. Mais, orthodoxes, ces Cosaques enregistrés sont soumis à la pression des jésuites qui veulent les convertir au catholicisme par tous les moyens et à nombre de tracasseries du fait des starostes, tout particulièrement, de retard dans les soldes et dans les approvisionnements en nourriture et en matériel.

Parallèlement existent les Cosaques libres installés en aval du Dniepr et dont une île fortifiée – *l'île de Khortytsia* – constitue le centre de commande – *la Sitch*. Ces Cosaques libres, dits *Cosaques Zaporogues* (ce qui signifie : vivant au-delà des treize cataractes inaccessibles du fleuve), dix fois plus nombreux que les Cosaques enregistrés, ne bénéficient ni de solde, ni d'aucun droit particulier. La Couronne polonaise les utilise comme

---

<sup>23</sup> De Michel Heller : « Histoire de la Russie et de son empire » Paris – Plon - 1997- p. 352-353.

mercenaires dans ses campagnes militaires contre des États voisins ou contre l'Empire ottoman. À eux de l'emporter dans les combats auxquels ils participent et de se payer en pillages. À la différence des paysans ukrainiens, ils sont officiellement libres. De ce fait, ils représentent pour le paysan ukrainien une possibilité d'échapper à sa condition quand il réussit à fuir et à se faire accepter comme Cosaque. Or les paysans ukrainiens avaient effectivement de bonnes raisons de haïr les jésuites, les seigneurs polonais et leurs régisseurs juifs et de chercher à leur échapper !

Par ailleurs, les Cosaques Zaporogues se sentent d'autant plus proches des paysans ukrainiens qu'ils sont, comme eux, orthodoxes, et possèdent souvent des fermes à l'extérieur de leurs camps fortifiés, où vivent leurs femmes et enfants et où ils passent l'hiver. À n'en pas douter, en cas de troubles intérieurs, de révoltes paysannes, ils basculeront du côté des émeutiers. Et, en cas de conflits avec la noblesse polonaise ou de pressions des jésuites pour qu'ils se convertissent au catholicisme, ils n'hésiteront pas à manifester leur mécontentement au bout de leurs fusils ! « *Par leur existence même, les Zaporogues constituaient une menace permanente pour la colonisation polonaise des deux rives du Dniepr* », analyse l'historien polonais Wolowski, cité par Alexandre Skirda.

Les Cosaques enregistrés, de mœurs et de religion identiques à celles des Cosaques Zaporogues, ne devaient pas, non plus, être très dévoués à la Couronne polonaise.

La percée de Bogdan Khmelnytsky<sup>24</sup> illustre parfaitement cette situation. Ce noble ukrainien et orthodoxe est un Cosaque libre, doté d'une intelligence, de capacités physiques et d'une culture supérieures à celles rencontrées d'ordinaire chez des hetmans Zaporogues, se trouva menacé dans sa vie même à la suite d'un conflit d'ordre privé et décida de récupérer, coûte que coûte, ses droits et son honneur. Mais, semble-t-il, il ne pensait nullement à enclencher une guerre civile à travers l'Ukraine ni à faire vaciller la Couronne polonaise.

---

<sup>24</sup> Fils d'un Cosaque Zaporogue, noble ukrainien *sotnik* (centurion), il a été éduqué chez les Jésuites et parle couramment le latin, le polonais, l'ukrainien et le russe. En 1620, au cours d'une bataille contre les Turcs où son père est tué, il est fait prisonnier. Enfermé à Istanbul pendant deux ans, avant que sa mère ne le rachète, il apprend le turc, le tatar et les coutumes orientales. En raison de ses qualités, il est élu *chancelier de l'Armée Zaporogue*. Puis, rétrogradé *sotnik* en 1638, à la suite de son rôle « trouble », selon les Zaporogues, dans des conflits entre les Cosaques et la Couronne Polonaise. Propriétaire, il a confié son domaine à la gestion d'un intendant juif.

De retour d'une campagne en France [Il a participé avec 2400 Cosaques à la prise de Dunkerque aux Espagnols par le grand Condé en 1645], il se voit contester la propriété de son petit domaine de Tchiriguine. Un certain Tchaplinsky, noble polonais et catholique, maire-adjoint (*sous-staroste*) de Tchiriguine intrigue pour avoir cette terre et convoite une certaine Hélène, la nouvelle compagne<sup>25</sup> que Khmelnitsky, veuf, souhaite épouser. On demande au Cosaque de fournir la preuve de ses droits sur son domaine. Il quitte Tchiriguine pour se procurer le document nécessaire. En son absence, Tchaplinsky fait une descente au domaine, confisque la récolte de blé, fait battre à mort le fils de Khmelnitsky, âgé de 10 ans, enlève Hélène et l'épouse dans la foulée selon le rite catholique.

De retour, Khmelnitsky porte plainte en justice. Non seulement, il n'obtient pas réparation mais, il est jeté en prison, lui le petit noble orthodoxe ukrainien qui a osé porter plainte contre un noble polonais ! Il n'est libéré que grâce à l'intervention d'un camarade de combat, colonel et, surtout, polonais. Il va se plaindre auprès du roi Ladislas IV, avec lequel il a des liens cordiaux. Mais celui-ci ne peut rien car Khmelnitsky s'en est pris à un noble polonais. De retour sur sa terre de Tchiriguine, il est attaqué par vingt hommes armés qui ont reçu l'ordre de le tuer. Avec le secours de quatre de ses paysans, il tue cinq de ses agresseurs et met en fuite les autres. Mais il ne peut rester dans son domaine. Alors, Cosaque Zaporogue, il se rend à la Sitch, escorté de 300 Cosaques qui ont pris son parti, expose les injustices qu'il a subies et exhorte à une action contre les féodaux.

On l'écoute avec méfiance car il est connu comme sujet loyal à la Couronne polonaise. Alors, il va user de persuasion et de ruses diplomatiques, obtient un soutien en hommes du Khan de Crimée qu'il va voir à Bakhtchisarai, sa capitale, revient à la Sitch accompagné de 4 000 Tatars et, la Sitch étant enfin convaincue, 8000 Cosaques Zaporogues se déclarent prêts à le suivre.

Le 18 avril 1648, il s'empare d'un fort, envoie partout des émissaires annoncer aux populations ukrainiennes l'action qu'il prépare contre les féodaux. Ses émissaires vont réussir à pousser à la rébellion les Cosaques enregistrés sensés marcher avec l'Armée polonaise qui se prépare à riposter. Ces Cosaques enregistrés vont tuer leurs officiers polonais et rejoindront les insurgés. Avec un art retors de l'embuscade et de la ruse

---

<sup>25</sup> Une certaine Hélène que l'historien Hruchevsky surnommera « *Hélène des steppes* », nous apprend Alexandre Skirda.

Khmelnitski va mener ses troupes à la victoire avec écrasement complet de l'Armée polonaise, le 16 mai 1648<sup>26</sup>.

Khmelnitsky estime que son action doit s'arrêter là et envoie une lettre de conciliation et de soumission au roi de Pologne. Il considère comme atteints ses objectifs de revendication de caste et n'envisage absolument pas de lutter jusqu'à l'obtention de l'indépendance de l'Ukraine. Mais il est reçu à Kiev en héros libérateur et il découvre qu'il a allumé un immense brasier à travers tout le pays ukrainien. *« Partout, c'est une immense jacquerie : les paysans et les Cosaques se mettent à pourchasser et à massacrer tous ceux qui n'ont pas pu ou voulu fuir : seigneurs polonais, jésuites, prêtres uniates, intendants juifs et leurs communautés. La confusion est générale : dans les villes, les artisans ukrainiens habillés à la polonaise sont lynchés. La haine des oppresseurs éclate de manière aveugle : la majorité des nobles, orthodoxes compris, femmes et enfants, sans distinction, sont massacrés de manière horrible en Volhynie, en Podolie et dans la région de Kiev »,* rapporte Alexandre Skirda, à partir des récits de témoins. Il ajoute : *« La vengeance est cruelle à l'égard des Juifs, à cause de leur zèle à servir les pans et plus particulièrement en raison des impôts sur les cérémonies religieuses orthodoxes, perçus comme des humiliations ».* *« Nathan Hannover,<sup>27</sup> fils d'un rabbin de Zaslav, témoin et rescapé, mentionne 700 communautés juives détruites et 20 000 de leurs membres qui seraient allés se livrer aux Tatars pour se sauver, sachant qu'ils pourraient être rachetés par de riches coreligionnaires à Istanbul [tandis que] plusieurs milliers d'autres<sup>28</sup> se virent forcés à se convertir à l'orthodoxie »*

---

<sup>26</sup> Victoire de Khmelnitsky, le 16 mai 1648 à Kroutaja Balka, *« lieu à jamais sinistre dans les annales polonaises »*, selon l'historien polonais Kasimir Waliszewski, cité par Alexandre Skirda. 127 officiers, 8520 soldats tués, 41 canons pris. Sont offerts au Khan de Crimée, afin de rétribuer ses services : 500 prisonniers dont 80 officiers composant l'état-major polonais et les deux grands hetmans susceptibles d'être libérés contre rançon. Khmelnitsky va remarquer un noble ukrainien orthodoxe, Yvan Vkhovskiy, parmi les prisonniers, offrir aux Tatars un cheval en échange de cet homme dont il fera son principal conseiller.

<sup>27</sup> Nathan Hannover - *L'abîme du désespoir* (en hébreu) édité à Venise en 1653, réédité à Paris par les éditions du Cerf en 1991, sous le titre : *Le fond de l'abîme - Les Juifs dans la tourmente des guerres cosaco-polonaises* (informations fournies par Alexandre Skirda dans son ouvrage *Les Russies inconnues*).

<sup>28</sup> Il était proposé aux hommes juifs de se convertir et aux femmes juives d'épouser des Cosaques : La fameuse lignée cosaque des Markovitch est issue du Juif converti Mark Abramov, dont la fille fut mariée ensuite à l'hetman Skoropadsky ; leur fils Jacques devint colonel cosaque de Loubensk. Un autre hetman, Georges Orlyk, successeur de Mazeppa, fut marié également à une Juive convertie nommée Guertchik ; leur fils, Paul Guertchik prit part activement aux guerres cosaques du XVIII<sup>e</sup> siècle.

L'Ukraine restera à feu et à sang jusqu'en 1653. Khmelnitsky assume son rôle de chef de guerre mais ne fera jamais montre d'une intelligence politique ni d'une vision à long terme du devenir de l'Ukraine. Même s'il cherche à arrêter les massacres, il ne semble pas que le sort des Ukrainiens et plus particulièrement des paysans ukrainiens, le préoccupe vraiment. Il n'est réellement soucieux que de ses intérêts et de ceux des Cosaques, les Zaporogues comme les enregistrés. On assiste à des épisodes d'entente entre la Couronne polonaise et le pouvoir des Cosaques Zaporogues. Khmelnitsky devient le chef officiel d'un hetmanat ukrainien qui reconnaît l'autorité du roi de Pologne. Cet hetmanat ukrainien représente un véritable territoire cosaque comprenant les régions de Poltava, Kiev, Tchernigov, une grande partie de la Podolie et de la Volhynie. Et il a retrouvé son Hélène qu'il a épousée selon le rite orthodoxe ! Mais il ne s'agit pas d'une paix réelle. Ces périodes d'ententes sont jalonnées d'épisodes d'affrontements, le sort de Khmelnitsky et de son hetmanat variant en fonction de l'issue des combats qu'il mène contre les troupes polonaises et les accords avec le Khan de Crimée. Khmelnitsky ne parvient pas à libérer les Ukrainiens du joug polonais.

En 1654, Khmelnitsky croit pouvoir trouver en l'État moscovite un soutien contre la Pologne : il propose une alliance entre l'État moscovite et son hetmanat ukrainien. Les deux entités se trouvent alors réunies sous le nom de « Petite Russie ». Mais Khmelnitsky va rapidement réaliser que, du côté de Moscou, l'alliance est perçue comme une annexion pure et simple, le retour de l'ancienne Rouss dans le giron moscovite ! Déjà arrivent en Ukraine, « *des voïevodes (gouverneurs militaires et civils) et des fonctionnaires, en compagnie de soldats, chargés de prendre en main le pays à la mode moscovite, c'est-à-dire bureaucratiquement et despotiquement, par la force si nécessaire* », relate Alexandre Skirda.

Quand il meurt, âgé de 62 ans, le 6 août 1657, dans son domaine de Tchiguirine, ce bien dont la défense l'avait mené à soulever toute la paysannerie ukrainienne contre l'exploitation polonaise, Bogdan Khmelnitsky a compris la nocivité de cette alliance pour l'Ukraine. « *Le pays n'avait échappé au loup que pour tomber sur l'ours* » (proverbe ukrainien que rappelle Alexandre Skirda). Et, rien dans ce projet d'alliance ne garantissait la protection de la paysannerie ukrainienne qui restait assujettie à toutes les charges et impôts antérieurs, avec, en plus, dorénavant, la charge de la solde des Cosaques imposée par le nouveau pouvoir !

Bogdan Khmelnitsky est-il devenu un héros pour le peuple ukrainien perpétuellement en lutte pour son indépendance

comme le sera, au XX<sup>e</sup> siècle, – et le restera – Simon Petlioura ? Son temps a été celui de la mise à feu et à sang de l'Ukraine. S'il a quand même réussi à délivrer les Ukrainiens des jésuites et des magnats polonais, c'est seulement en les poussant sous la botte tsariste, certes, orthodoxe, mais qui, entre autres dommages, leur vaudra, à partir du règne de Pierre I<sup>er</sup>, le service militaire obligatoire et la création de trente nouveaux impôts en plus des anciennes redevances.

Par contre Bogdan Khmelnytsky a durablement marqué le peuple ashkénaze, devenant pour longtemps l'incarnation de l'antisémitisme le plus brutal. Tandis que « les Juifs » resteront, pour les paysans ukrainiens et les Cosaques ukrainiens, de dangereux profiteurs, en plus d'être les descendants du meurtrier du Christ ! Il est bien connu, en effet, que sous tous les cieux et à toutes les époques, la première réaction d'un individu appartenant à une communauté et victime d'un membre d'une autre communauté, est d'en vouloir à la communauté tout entière de celui-ci. Une réaction qu'il n'aurait pas s'il était victime d'un membre de sa propre communauté... Alors, l'ennemi resterait individualisé.

Un des successeurs de Khmelnytsky à la tête de l'hetmanat ukrainien, l'hetman orthodoxe Ivan Mazepa, va tenter de jouer double jeu avec Pierre I<sup>er</sup> en faisant alliance avec le roi de Suède, Charles XII, un protestant, en guerre contre le tsar. Charles XII a décidé de passer par l'Ukraine avec ses troupes pour rejoindre des territoires dont Pierre I<sup>er</sup> est en train de le dépouiller. Dans ce but, il conclut une alliance avec Ivan Mazepa qui lui promet ravitaillement et hommes. Mais les Cosaques Zaporogues de Mazepa doutent du succès de l'entreprise et seuls 2000 hommes se rangent derrière l'hetman.

Vaincus, Mazepa et Charles XII parviendront à gagner la région de l'Ukraine encore sous domination ottomane à l'époque. Là, le droit d'asile leur sera accordé ainsi qu'à leurs soldats survivants, 1600 Suédois et Cosaques. Décédé peu après, Yvan Mazepa a été considéré comme un traître par la Russie. *« Son nom reste maudit par l'Église russe jusqu'à nos jours, signale Alexandre Skirida, tandis qu'il reste honoré par les tenants de l'indépendance de l'Ukraine ».*

La tsarine Catherine II va reprendre les rêves d'extension de l'Empire russe de Pierre I<sup>er</sup> : en collaboration avec la Prusse et l'Autriche, elle va réussir le dépeçage de la Pologne. Ainsi, en

1793, elle s'octroie, entre autres territoires, l'Ukraine, avec la Podolie et une partie de la Volhynie. Et, en 1795, elle s'empare, entre autres territoires, du reste de la Volhynie. Des territoires difficilement conquis à la suite d'une guerre civile entretenue en Pologne durant trente ans, dont huit années de violents combats.

Du côté de la mer Noire, sur l'emplacement de Khadjibey, petite localité dominée par une forteresse enlevée aux Turcs en 1789, Catherine II va ordonner la construction d'un port dont la première pierre sera posée par l'amiral Joseph de Ribas le 22 août 1794. C'est le commencement de l'histoire fantastique d'Odessa, ville chère aux Juifs comme aux Ukrainiens.

En s'emparant de territoires polonais, l'impératrice a vu sa population juive augmenter prodigieusement. Pleine de méfiance à l'égard de celle-ci, elle lui a imposé une zone de résidence parfaitement délimitée dans son empire. Mais, dans le même temps, désireuse de voir surgir de la steppe la ville portuaire dont son empire avait besoin au sud, elle a accordé, par décrets, de nombreux droits et avantages à tous les colons qui viendraient construire et développer Odessa, quelles que soient leur nationalité et leur religion.

Cette ville est née sous d'heureux auspices car ses quatre premiers gouverneurs ont été des esprits éclairés. À l'amiral Joseph de Ribas, nommé par l'impératrice elle-même, succéda, sous le tsar Alexandre II, le duc de Richelieu puis le comte de Langeron. Le quatrième gouverneur - et le premier Russe - le comte Vorontsov, élevé en Angleterre, était, comme ses trois prédécesseurs, sous l'influence des idées nouvelles qui soufflaient alors sur l'Europe. Habiles gestionnaires et attentifs au succès du développement de « leur œuvre », ces quatre gouverneurs ont fait un havre de tolérance et de culture de cette ville à laquelle un statut de port-franc permettait un rapide développement économique. Les diverses communautés, tant italienne que grecque, arménienne, allemande et, bien entendu, russe (alors on n'était ukrainien que dans le secret de ses pensées et de ses rêves d'indépendance) vivaient côte à côte, mais ne se mêlaient guère. On y signale des conflits d'intérêts et des échauffourées entre communautés mais on n'y signale pas de pogroms avant le XIX<sup>e</sup> siècle.

Avec le XIX<sup>e</sup> siècle, la population d'Odessa, qui ne cesse de croître, va subir les contrecoups des politiques menées par l'Empire russe qui ne parvient pas à s'adapter aux temps nouveaux et connaît des défaites militaires. Ainsi, en février



1861, le tsar Alexandre II a aboli le servage<sup>29</sup>. Mais il a rendu obligatoire, pour les paysans, le rachat aux seigneurs propriétaires des terres cultivées par les communes (*gromada* en Ukraine, *mir* en Russie). L'État faisait l'avance du prix de vente aux propriétaires et se faisait rembourser par les paysans en quarante-neuf annuités !

Or, comme nous l'avons déjà mentionné, s'ils admettaient que leur personne ait pu appartenir au tsar et, par ce biais, au propriétaire des terres, les paysans considéraient par contre que le produit des terres qu'ils travaillaient depuis toujours était à eux, même si on leur en prenait une grande part. Et voici qu'ils étaient contraints de racheter leur outil de travail et ce, à un prix prohibitif ! De plus, les propriétaires se réservaient les meilleures terres. Le système communautaire cessait de fonctionner du même coup. Ce fut en Russie que la situation fut la plus critique. Beaucoup de paysans durent aller grossir la classe ouvrière dans les villes ou émigrer en Sibérie. Certains d'entre eux parvinrent à racheter les lots trop exigus pour permettre à leurs détenteurs d'en vivre et réussirent à devenir vraiment propriétaires (*les koulaks*). Mais, de façon générale, le mécontentement paysan devint tel qu'en 1906 le pouvoir autorisera chaque membre d'une commune à réclamer son lot en toute propriété individuelle. Il ne fut plus question de rachat. En Ukraine, il existait des paysans dont la situation était moins critique. En effet, dans sa volonté d'accélérer le peuplement et le développement de cette région, Catherine II avait accordé un droit de propriété aux colons désireux de mettre en valeur les zones de steppe et de toundra. Si les Juifs tentés par l'aventure avaient, pour la plupart, rapidement renoncé et revendu leurs terres, pour rejoindre un milieu urbain, les colons allemands avaient bien réussi. Par ailleurs, nombres de Cosaques Zaporogues étaient les propriétaires de fermes voisines de leurs camps. Là vivait leur famille qu'ils rejoignaient en hiver, comme nous l'avons déjà signalé. Dans la majorité des cas, il s'agissait de petites exploitations familiales. Mais les Cosaques Zaporogues avaient également développé des bourgs, des villages, dont ils régissaient également les terres confiées aux

---

<sup>29</sup> « On dénombre alors 46 millions de serfs dans l'Empire tsariste sur une population de 60 millions d'habitants ; ce nombre de serfs se décompose en 24 millions appartenant à 110 000 propriétaires terriens, 20 millions à la Couronne (propriété personnelle du tsar et 2 millions aux apanages (propriétés des membres de la famille régnante) ». Il faut souligner que « le terme 'âmes' dont on se sert à l'époque pour le chiffrage ne prend en compte que les hommes, omettant femmes et enfants ». Alexandre Skirda – *Les Russies inconnues* ; p. 333.

leurs. Ces diverses catégories d'agriculteurs n'avaient pas eu à souffrir du dépeçage de leurs terres.

Pourtant, colons bien établis, Cosaques fermiers et paysans nouvellement propriétaires, allaient bientôt se sentir menacés dans leurs biens et dans leur existence même par les « révolutionnaires communistes », notamment par ces dangereux personnages que le pouvoir autocrate encore en place mais vacillant, désignait sous le nom de bolcheviques et, plus souvent encore, de judéo-bolcheviques. Pour la police du tsar, en effet, tout révolutionnaire était un Juif donc tout Juif était un révolutionnaire. Et tous les révolutionnaires étaient des bolcheviques. Après la Révolution d'octobre 1917 et tout au long de la guerre civile qui suivit, la classe paysanne ukrainienne se déchaîna contre les Juifs, soutenue par des Cosaques de l'Armée ukrainienne. En fait, dans tous les pogroms de cette période, quels qu'en fussent les instigateurs, on retrouvait des Cosaques.

Dans les années qui ont précédé la Première Guerre mondiale, la population juive cultivée et politisée des villes d'Ukraine, notamment d'Odessa, parlait russe et sa majorité, parfaitement illustrée par Simon Doubnov, a longtemps voulu croire que l'empire cèderait la place à une monarchie parlementaire au sein de laquelle il serait accordé à ses membres de vivre en tant que citoyens juifs russes au côté et à égalité des citoyens orthodoxes russes ou bien laïques. Une minorité, plus radicale, souhaitait l'avènement d'une ère républicaine et socialiste et militait le plus souvent au côté des divers groupes socialistes ukrainiens, voire parmi les mencheviks. Tandis que d'autres encore, plus réalistes, en relation avec l'ensemble des communautés juives d'Europe pensaient déjà à un État juif que les sionistes situaient en Palestine, comme le montre le parcours de Vladimir Jabotinsky.

Dans cette population juive comme dans la bourgeoisie ukrainienne, les bolcheviks représentaient vraiment une infime minorité. En effet, la population ukrainienne cultivée et citadine, parfaitement informée, nourrissait, quant à elle, un rêve de démocratie qui se développait concomitamment à un désir d'indépendance vis-à-vis de la Russie.

Comme il a déjà été dit plus haut, ce rêve se réalisa l'espace de quelques mois, avant que les bolcheviques ne viennent l'étouffer. Et Petlioura incarna d'autant mieux ce rêve, qu'il fût traqué dans son bref exil par les hommes du Kremlin et finit sous les balles d'un révolutionnaire juif... c'est-à-dire d'un bolchevik évidemment ! Bien des Ukrainiens ont dû faire

« leur », cet argument dont la partie civile n'était pas parvenue à convaincre les jurés du procès Schwartzbard.

Simon Petlioura<sup>30</sup>, « *personnage négatif pour les Juifs, personnage positif pour les Ukrainiens* », pour paraphraser Philippe Boukara, a été enterré au cimetière du Montparnasse où sa tombe est un lieu de pèlerinage pour les Ukrainiens de passage à Paris. Ainsi le président Viktor Iouchtchenko, lors de sa visite en France, en mai 2005, est-il venu y déposer une gerbe de fleurs.

Quant à Sholem Schwartzbard, devenu un héros pour toute la diaspora juive, il a voulu lancer un « mouvement juif mondial » dont il n'est pas parvenu à imposer le projet. Il s'est alors consacré à la poésie et à son autobiographie. En 1935, il a voulu se rendre en Palestine, mais les Anglais lui en ont interdit l'accès. Il est mort le 3 mars 1938 en Afrique du Sud où il s'était rendu en tant que marchand d'encyclopédies juives. Sa dépouille a pu être ramenée en Israël dans les années 1960. Plusieurs villes d'Israël, dont Jérusalem et Beer-Sheva, ont donné son nom à une de leurs rues. On l'appelle, dans ce pays, *le Vengeur des Juifs d'Ukraine*.

En somme, durant ces deux périodes cruciales de l'histoire de l'Ukraine qu'ont été la guerre civile contre les Polonais de 1648 à 1653 et la guerre civile contre les révolutionnaires de 1918 à 1921, les Juifs ont été pris en chasse et massacrés par le petit peuple ukrainien composé de paysans et de Cosaques. À chaque fois, des Juifs se sont trouvés impliqués au côté des ennemis de ce peuple, d'abord au côté des magnats polonais perçus comme des vampires, ensuite en devenant des communistes perçus comme des voleurs. Des « *Juifs complices des vampires puis devenus des voleurs* », qui ne représentaient à chaque fois qu'une extrême minorité de la population juive du moment !

Quelles que fussent les circonstances, la colère réactivait un antisémitisme intégré au fil des siècles tant à l'histoire collective qu'au mode du penser individuel. Un antisémitisme historique que réveillent périodiquement des forces de nature religieuse et politique tout à la fois, en divers points du monde. Ainsi, au décours de la Seconde Guerre mondiale, les nazis n'ont pas eu de mal à ranimer dans le peuple ukrainien, qui avait subi la

---

<sup>30</sup> Il existe, à Paris, une « Bibliothèque ukrainienne Simon-Petlura » de même qu'un comité pour la défense de la mémoire de Simon Petlioura. Ont été publiés dans le cadre de ces structures *En notre âme et conscience. La vérité sur Simon Petlioura*.

collectivisation des terres et une famine organisée, par-delà la haine du judéo-bolchevisme, l'antique haine à l'égard des Juifs.

Il est probable que, aujourd'hui encore, une bonne partie de la population orthodoxe ukrainienne n'éprouve guère de sympathie pour les Polonais ni pour les Russes, deux peuples dont les dirigeants ont entravé son nationalisme, sa liberté. Mais cette antipathie reste politique, circonstancielle<sup>31</sup>. « *Ainsi les Ukrainiens sous tutelle soviétique sont-ils parvenus, en 1944, à faire que la ville de Lwiv, ex-Lwow, elle aussi sous tutelle soviétique, ne soit plus peuplée que d'Ukrainiens* » souligne Philippe Boukara Et les Ukrainiens se sentent menacés, aujourd'hui, par l'expansionnisme russe. La méfiance des Ukrainiens repose sur des faits précis.

Mais jamais les communautés juives n'ont menacé le nationalisme ni la liberté des peuples qui les hébergeaient, comme il est prétendu dans le *Protocole des Sages de Sion*, pur produit d'un puissant fantasme antisémite.

Ce sont les deux religions monothéistes filles du Judaïsme qui ont semé les graines de l'antisémitisme dans les esprits à l'époque où elles tenaient à s'émanciper de celui-ci et visaient à conquérir, à régenter l'univers. Ces graines sont devenues de solides préjugés. Or, les préjugés ne relèvent pas de la raison et demeurent en l'individu longtemps après que celui-ci ait acquis une culture sensée le libérer de toute tutelle idéologique, lui procurer les moyens d'exercer son esprit critique. Bien des personnes rationnellement tolérantes, ouvertes à la réflexion, n'ont pas conscience de la permanence de ce genre de préjugé en elles et ce, même dans les peuples d'Occident.

Aujourd'hui, à Odessa, une communauté juive s'est reconstituée et se développe. Nous l'avons rencontrée. Elle vit en bonne harmonie apparente avec une communauté ukrainienne dont l'indépendance enfin obtenue se trouve actuellement menacée... Comme l'est l'existence d'Israël...

Il y a la guerre aux portes de l'Ukraine... Il y a la guerre aux portes d'Israël.

---

<sup>31</sup> Ainsi, Lwow, capitale de la Galicie-Volhynie, après avoir connu la domination de la Couronne polonaise, est passée sous autorité autrichienne en 1772. Trois communautés constituaient alors la plus grande part de sa population : la communauté ukrainienne, une autre polonaise et la troisième, juive. Avec la Seconde Guerre mondiale et l'occupation nazie, la communauté juive a été anéantie. En 1944, quand ces régions sont passées sous contrôle soviétique, les Polonais ont été réexpédiés en Pologne. Aujourd'hui, dans Lwow, devenue Lwiv, des trois communautés d'antan, ne demeure que celle des Ukrainiens. Depuis l'indépendance de l'Ukraine, Lwiv est un bastion des nationalistes ukrainiens.

Dans la marmite de l'humanité doit continuer à mijoter le passé tragique de ces deux peuples. « *Actuellement, au Canada, vivent côte à côte une diaspora ukrainienne et une diaspora juive qui éprouvent encore des difficultés à dialoguer* », rapporte Philippe Boukara. Que donnerait un débat sur l'affaire Schwartzbard entre des représentants de ces deux communautés ?

## ANNEXES :

### Témoignage de Joseph Kessel au procès de Schwartzbard\* :

*« Sur les faits, les faits matériels, de l'affaire Schwartzbard, je n'ai rien à dire et ne sais que ce que les journaux en ont publié. Je n'ai pas assisté à la mort de Petlioura, je ne connais pas Schwartzbard ; c'est même aujourd'hui que je le vois pour la première fois. Pourtant j'ai estimé que mon impérieux devoir était de venir déposer. Voici pourquoi :*

*D'abord, il me fallait dire que je tiens dans le plus profond de ma conscience Petlioura – si l'on veut, non pas coupable – mais responsable d'une partie des massacres qui ont décimé les populations juives de l'Ukraine. Le mot chef n'est pas un vain mot. Quand un homme ose prétendre à la mission de diriger ses pareils, il répond du mal comme du bien qui survient sous sa direction. Tout le monde connaît le cas du magistrat romain qui s'est lavé les mains du sang d'un crucifié. L'Histoire et les consciences humaines ne le lui ont point pardonné. Un chef n'a pas le droit de faire le geste de Ponce Pilate. Les commissaires bolcheviques sont responsables des exécutions de la Tchéka. Aucun d'eux ne peut dire : « Je ne l'ai pas voulu ». Ainsi de Petlioura.*

*La chose serait vraiment trop commode de s'attribuer tous les mérites d'un règne et d'en refuser tous les défauts. Il y a eu des pogroms. Personne n'en veut plus maintenant, ni Makbno – à qui, à Paris même, devant mille personnes, j'ai tenu le langage que je tiens ici - ni Denikine, ni Wrangel, ni ceux qui dans un sentiment que je respecte, défendent la mémoire de Petlioura.*

*Pourtant il y a eu des Juifs égorgés par dizaines et dizaines de mille. À en croire toutes les dénégations, il faudrait conclure qu'ils se sont suicidés, laissant errer par le monde ces lamentables orphelins que l'on retrouve à Paris, en Palestine, en Afrique du Sud, en Amérique. Il y a eu des massacres, des effroyables massacres. Les troupes de Petlioura y ont pris une large part. Leur chef – qu'il l'ait voulu ou non – en était comptable.*

*Mais ce n'est pas cette conviction absolue qui m'a poussé ici, car ce que je viens de dire, une logique élémentaire et un bon sens primitif suffisent à le*

*concevoir [...] L'acte de Schwartzbard est pour moi une sorte de cause personnelle, comme elle est celle de tous les Juifs qui ont un peu de sang vivant dans leurs artères [...] Comme Schwartzbard, je suis juif et comme lui, originaire de Russie [...] À la guerre – comme Schwartzbard – j'ai fait ce que j'ai pu. Mais tandis que j'étais au front, j'apprenais que les blessés juifs en Russie étaient jetés hors des hôpitaux, que les soldats russes brûlaient les villages juifs et chassaient vers l'intérieur les habitants comme un troupeau. [...] Et les nouvelles sont de plus en plus atroces. Nous apprenons – je dis « nous » car, de plus en plus, je sens les pensées, les réactions de Schwartzbard devenir miennes – que la Révolution a sonné et que, dans le délire qui s'empare de la Russie, les Juifs sont massacrés [...] En Sibérie, où j'étais en qualité d'officier français, j'ai entendu des histoires à faire blanchir les cheveux d'un homme sur la façon dont les Juifs ont été traités.*

*Et je me représente ce qui a dû se passer en Ukraine. Schwartzbard, qui est de là-bas, a dû le sentir plus vivement encore.[...] Un homme qui a côtoyé la libre foule de Paris, ne peut plus accepter ça. Et je vous affirme que c'est la seule façon de faire cesser l'effroyable tradition qui règne en Ukraine. On m'a raconté que dans les rares endroits où s'est formée une défense juive, il n'y a pas eu de massacres. Mais voici un fait que je sais. En Palestine, où j'ai été l'année dernière et où pousse un peuple juif qui redresse l'échine, la population arabe a aussi essayé de faire des pogroms. Cela à l'instigation des chefs – Car le peuple n'est jamais antisémite. Eh bien, en Palestine, les Juifs ont réagi. Pour un des leurs tué, on trouvait le lendemain à la même place, deux corps arabes. Sanglante arithmétique, sans doute, mais qui porte ses fruits.*

*[...] Quand ce ne serait que pour avoir attiré l'attention du monde civilisé sur l'atroce tradition des pogroms – et cela ne se pouvait faire qu'à Paris, le point de résonance le plus sensible, le plus vibrant de l'univers, quand ce ne serait que pour cela, Schwartzbard devait faire ce qu'il a fait. »*

\*leprocesdespogrotorr\_djvu  
University of California Library

### **Henry Torrès\* (17 octobre 1891-4 janvier 1966)**

Henry Torrès est né dans une famille bourgeoise juive française d'ascendance portugaise. Le père et le grand-père maternel de Henry Torrès sont de hauts fonctionnaires engagés dans le camp républicain.

Après des études de droit, il prend la direction d'un journal radical à Saint-Raphaël. Mobilisé en 1914, il est gravement blessé lors de la bataille du Chemin des Dames en octobre 1917. Il est alors réformé et décoré de la croix de guerre et de la médaille militaire. C'est durant ces années de guerre qu'il commence à exercer son métier d'avocat en défendant des camarades de combat traduits devant le conseil de guerre.

Il devient un avocat engagé à gauche. Il défend nombre d'anarchistes dans les années 1920. Il défend notamment, en 1924, l'anarchiste italien Ernesto Bonomini, assassin de Nicola Bonservizi, l'un des représentants en France du fascisme italien. C'est en 1920 également qu'il adhère au Parti communiste français lors du Congrès de Tours et devient journaliste à *l'Humanité*. Il en sera exclu en même temps que d'autres journalistes, tel Bernard Lecache, auxquels le Parti reproche d'écrire dans des journaux bourgeois et, surtout d'être Francs-Maçons en 1923.

« *En dépit de ce rejet, quand, en 1926, il ira chercher en URSS des preuves de la responsabilité de Petlioura dans les pogroms d'Ukraine, les communistes français installés à Moscou depuis 1917 lui remettront un document testamentaire de Lénine avertissant qu'il faut se méfier de Staline et ne jamais le laisser prendre le pouvoir.* », relate Philippe Boukara.

En 1927, il défend donc Sholem Schwartzbard dans un procès dont il fait, par-delà, l'assassinat de Petlioura en 1926, « *le procès des pogroms* ».

À la même époque, il rejoint la SFIO dont il sera exclu en 1929 pour avoir posé sa candidature à des élections législatives partielles dans le département de la Seine, contre l'avis de la direction du parti.

Dès le début de la Seconde Guerre mondiale, il se met au service du gouvernement français et travaille au ministère de l'Information. Mais opposé à la capitulation de Pétain, il quitte la France pour New-York où il devient co-directeur avec Émile Buré du journal gaulliste *France-Amérique*.

En 1948, il est élu sénateur de la Seine sous l'étiquette gaulliste des Républicains sociaux puis, réélu en 1952. En 1958, il ne se représente pas. Mais il s'enflammera pour défendre les Français d'Algérie, puis, en 1966, contre l'arrestation de républicains espagnols en exil.

Il a été le mentor de Robert Badinter au début de la carrière d'avocat de celui-ci.

\*[https://fr.wikipedia.org/wiki/Henry\\_Torr%C3%A8s](https://fr.wikipedia.org/wiki/Henry_Torr%C3%A8s)

### Les Cosaques d'Ukraine\*

La présence des Cosaques en Ukraine remonterait à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. La cosaquerie semble être une conséquence directe des conditions militaires et sociales des royaumes slaves de l'époque. En effet les premiers Cosaques ont été des réfugiés de la Moscovie qui, pour échapper aux redevances et autres charges, avaient fui vers le Sud-Est, vers des territoires dont les frontières étaient encore incertaines et que se disputaient les Russes, les Tatars et les Polonais. En Ukraine, ils trouvèrent eux aussi, de vastes et riches terres. Venant de sociétés organisées en *vétché*, ils ont conservé ce mode de vie en collectivité. Mais le danger des incursions tatares fréquentes les a amenés à se structurer militairement.

C'est ainsi que dans la Rouss méridionale devenue Ukraine et, avant qu'elle ne passe en 1569 sous la domination de la Couronne polonaise, on signale l'existence de dix régiments de 2000 Cosaques ukrainiens chacun, commandés par un certain Rajinski.

Leur nombre va rapidement augmenté, compte tenu du besoin de la Couronne en soldats. Mais aussi parce l'intolérance religieuse, le développement du servage, la puissance démesurée des classes privilégiées accéléra la fuite vers ce refuge qu'était la cosaquerie. La collectivité cosaque répondait aux aspirations des masses populaires à l'égalité et à l'autonomie. Elle attirait à elle tous les mécontents des régimes centralisateurs et despotiques qui préféraient vivre selon les codes de la cosaquerie, même si leur gain en liberté était associé à davantage de risques et de périls !

À partir de 1583, sous le règne du roi de Pologne Etienne Ier Báthory, est instaurée une distinction entre Cosaques enregistrés et Cosaques libres. Les premiers sont rassemblés en six régiments de 1000 hommes chacun, installés dans les villes. Ils élisent eux-mêmes leurs chefs militaires et leurs responsables, ces élections se faisant au cours d'assemblées générales appelées *rada* et fonctionnant comme celles des « vétché » de l'ancienne Rouss. Le chef suprême – le *starchij* (aîné) devait être agréé par le roi de Pologne.



Les Cosaques enregistrés sont citoyens polonais – mais de religion orthodoxe – et touchent une solde. Ils ne sont soumis à aucun impôt ou redevance et constituent la Cosaquerie officielle.

Mais, bien plus importante en hommes, existe une communauté de Cosaques ukrainiens, guerrière et indépendante de la Couronne polonaise dans le choix de son Chef suprême : la communauté des Cosaques Zaporogues (ce qui signifie : vivant au-delà des treize cataractes inaccessibles du fleuve). Rançon de leur indépendance, ces Cosaques ne touchent pas de solde et sont soumis à l'impôt. Leurs revenus viennent de leurs propres terres et surtout, de leurs butins de campagnes militaires. Mais ce sont eux et leur attachement à leur liberté, à leur autonomie, qui attirent les engagements.

Le centre de décision de ces guerriers - *la Sitch* (ce qui signifie clairière, lieu déboisé) - s'est installé, en 1550, sur l'île de *Khortytsia* située sur le cours bas du Dniepr, puis s'est étendue sur huit autres îlots. Le nom de *Sitch* a rapidement servi à désigner tant le centre de commandement des Zaporogues appelés encore Zaporogues du Niz (Bas du fleuve Dnièpr) que l'île de *Khortytsia* elle-même, entièrement transformée en forteresse capable de résister aux assauts les plus violents de l'époque. Large de 300 m et longue de 350 m, l'île était bordée de palissades, de bastions en rondins, avec des chausse-trapes, de profonds fossés...

Sur un plan de la *Sitch* reproduit dans l'ouvrage d'Alexandre Skirda, on note la présence d'une église dotée de trois dômes, au milieu des *kourènes* (casernes) de l'île fortifiée. Des popes partageaient donc la vie des Cosaques Zaporogues ? Étaient-ils eux-mêmes des Cosaques ? Alexandre Skirda ne s'est pas arrêté sur cet aspect de la vie de ces guerriers. On peut aisément se représenter ces hommes rudes, priant et recevant la bénédiction du pope avant d'aller piller et massacrer un ennemi à la demande d'un commanditaire ou sous l'impulsion d'une revendication de leur communauté.

En 1594, la *Sitch* pouvait regrouper environ 6000 Cosaques cantonnés dans 38 *kourènes* (casernes). Le fonctionnement reposait sur le principe égalitaire du *Vétché*, avec assemblées générales appelées *Koch* (équivalent du *rada* des Cosaques enregistrés). Le titre du chef suprême n'était pas *starchij* comme celui des Cosaques enregistrés mais *hetman* (de l'allemand Hauptmann, capitaine) ou *ataman*. Un hetman, j'insiste, qui

n'avait pas à être agréé par le roi de Pologne. Les hetmans/atamans semblent avoir bien plus puissamment marqué l'Histoire et les esprits que les starchij !

Le célibat était obligatoire à l'intérieur de la Sitch où les femmes n'étaient pas admises. Mais les hommes pouvaient avoir une ferme à proximité avec femme et enfants, sur des terres sous contrôle de *la Sitch*. L'usage voulait que ce soit la jeune fille qui demande à la famille d'un Cosaque célibataire de lui donner celui-ci pour mari. Et impossible à cette famille de chasser la demanderesse, ce qui aurait été une insulte à l'égard de la famille de cette dernière ! Les possibilités de choix des jeunes filles allaient rapidement croître, le nombre des Cosaques augmentant mais aussi leurs « territoires ». Outre les fermes proches de la *Sitch*, les Cosaques Zaporogues ont fondé, en effet, des bourgs, des villages, dans les régions d'Yekaterinoslav, de Kharkov, d'Elizabethgrad et de Tauride. Une autre manière d'arriver au mariage était de participer à une campagne militaire où l'on se procurait des captifs susceptibles d'être libérés contre rançon mais aussi... des captives à épouser.

Pour adhérer à *la Sitch*, chaque individu devait être robuste. Entre autres épreuves physiques, il devait pouvoir franchir à pied les 13 chutes du Dniepr (65km), voire sur une barque à contre-courant. Ensuite, il était tenu d'échanger son nom avec un surnom le caractérisant physiquement ou moralement, afin, entre autres motifs, de dissimuler son identité première à ceux qui seraient susceptibles de le rechercher, principalement les autorités polonaises. De ce fait, on y trouvait une composante étrangère. Et, si les Cosaques Zaporogues étaient généralement des orthodoxes très attachés à leur religion, « *il y eut aussi, des cosaques musulmans et des Cosaques juifs,<sup>32</sup> mais en très petit nombre* », peut-on lire dans une fiche d'information trouvée sur le web... Leurs officiers comptaient des nobles ukrainiens parmi eux, tel Bogdan Khmel'nitski.

Dans cette vie en communauté à la *Sitch*, étaient considérés comme des délits : l'atteinte à la vie d'autrui et à ses biens, le non-paiement de dettes contractées, la vente de marchandise à un prix supérieur au prix fixé au préalable et les rapports sexuels contre nature. L'arsenal servait de prison. Tout délit était

---

<sup>32</sup> <http://www.cosmovisions.com/Cosaques.htm> : information à vérifier. Ne s'agirait-il pas, plutôt, d'une confusion avec « Les Juifs des montagnes », dont l'habillement tient de celui du Cosaque et de celui de certains guerriers ottomans ? Mais les Juifs des montagnes portent la barbe !

sévèrement puni. Le jugement se déroulait oralement, en présence de tout le *Koch*, ou bien devant la *kourène* (caserne) à laquelle appartenait la victime. [En cas d'assassinat, le coupable était ligoté au corps de sa victime et enterré avec elle]

Compte tenu de leurs activités guerrières en ces périodes troublées, les Cosaques Zaporogues étaient présents sur tous les fronts ouverts par des ennemis de la Couronne polonaise, Suédois, Moldaves, Moscovites et, surtout, Turcs ou Tatars. Avec les Tatars, tour à tour, les Cosaques Zaporogues se battaient ou s'alliaient. Alors, il pouvait advenir qu'on remercia le khan d'un lot de captifs bons à rançonner. Et ce n'était pas la Couronne polonaise qui en décidait.

Le nombre des Cosaques Zaporogues séjournant à la *Sitch*, ou susceptibles d'être regroupés par la *Sitch* était donc de 6000 en 1594. En 1769, pour aller combattre le Turc, on en dénombre 12 249 avec, en sus, 2000 restés à la *Sitch* et 3000 sur la flottille cosaque. En 1774, on recense 100 000 membres en comptant les femmes et les enfants. Parmi les hommes, 14 000 sont mobilisés par une expédition militaire. En 1775, quand Catherine II met fin à la *Sitch*, on évalue le nombre des Cosaques Zaporogues en état de combattre à 40 000, indique Alexandre Skirda en se référant à « *L'histoire des Zaporogues de Dmitri Iavornitsky, publié en 1892-1897, œuvre de toute une vie.* ».

Parmi eux se trouvaient des *individus* experts en toutes activités nécessaires à leur communauté. Alexandre Skirda rapporte le témoignage d'un ingénieur huguenot, Guillaume de Beauplan, venu construire des forteresses pour la Couronne polonaise : « *Parmi ces peuples se rencontrent des gens experts en tous les métiers nécessaires à la vie humaine : comme des charpentiers, tant de maisons que de bateaux, charrons, maréchaux (ferrants), armuriers, tanneurs, corroyeurs, cordonniers, tonneliers, tailleurs... Ils sont fort habiles à préparer le salpêtre, dont il y a abondance en ces quartiers-là, et fabriquent la poudre à la perfection. Le sexe féminin est employé à filer du lin et de la laine dont elles font des toiles et des étoffes pour leurs communs usages. Tous savent bien cultiver la terre, semer, moissonner, faire du pain, apprêter des viandes de toutes sortes, brasser la bière, faire l'hydromel, l'eau de vie.* »  
Des marchands juifs venaient tenir échoppe à la *Sitch*.

La *Sitch* est donc une armée d'hommes libres, n'obéissant qu'à leurs chefs, eux-mêmes élus lors des *Koch* ou assemblées générales. Selon la date d'entrée dans la *Sitch*, les membres

s'appelaient entre eux *Bakto* (père) et « fiston ». Les Hetmans étaient également appelés *Bakto* en signe de respect.

Les Cosaques Zaporogues étaient portés sur la boisson durant leurs périodes de repos. Mais ils étaient tenus d'être d'une sobriété absolue lors des campagnes militaires. Transgresser cette règle était puni de mort – Lorsqu'ils se déplaçaient en bateau, dans ces cas, ils étaient jetés par-dessus bord !

Mais revenus dans leurs casernements, ils buvaient et faisaient la fête, s'enivrant aussi de chants et de danses très vives.

Même leur aspect était différent de celui des autres populations rurales : ils se rasaient le crâne à la mode turque, en conservant un toupet de cheveux au sommet de la tête et ils arboraient de grosses moustaches.

Ces Cosaques Zaporodes n'en étaient pas moins des paysans orthodoxes, entraînés à la guerre de surcroît. Des hommes rudes et tout d'une pièce, mus par leur foi et leurs préjugés. Certainement pas des individus à répondre à une question par une question !

\*Informations puisées dans « Les Russies inconnues – Rouss, Moscovie, Biélorussie, Ukraine et Empire russe – Des origines (862) à l'abolition du servage (1861) » - Alexandre Skirda – éditions du Vétché.